

Inquiétude

Kawkab al-Sharq, 30 avril 1933

Je ne sais : est-ce simple inquiétude qui trouble l'esprit du président du Conseil et de ses collègues, ou bien est-ce autre chose, quelque chose de plus fort que l'inquiétude, de plus violent dans son ébranlement des âmes, son arrachement des cœurs, sa dispersion des esprits et des raisons ? Et je ne sais si cette inquiétude, ou cette frayeur, ou cette détresse, procède d'une faiblesse des nerfs des ministres après que des événements épuisants se sont acharnés sur eux, et que des nouvelles effrayantes se sont succédé sur eux ; ou si elle procède d'une évaluation exacte de la position du ministère et de son embrasement scandaleux entre le désespoir et l'espoir. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que le ministère, en ces jours, est en proie à une inquiétude extrême, jusqu'au désespoir, et que les ministres, en ces jours, ne sourient pas à la vie, tout comme la vie politique ne leur sourit pas. Ils ne regardent pas non plus l'avenir proche avec sérénité, tout comme l'avenir ne sourit pas à leur venue ni à leur entrée en lui ; il referme plutôt ses portes devant eux, peu à peu, et s'apprête à en verrouiller la fermeture au point qu'il n'en filtre même plus un souffle.

Al-Ahram a commis une erreur, voici quelques jours : il a publié une dépêche télégraphique destinée au communiqué officiel, et l'a interprétée selon ce qu'il savait des faits, et selon ce qu'il espérait des rêveries de l'imagination. À peine Al-Ahram eut-il fait paraître la dépêche et son interprétation que les ministres et les futurs ministres se trouvèrent en émoi : les uns furent accablés par la peur, les autres ranimés par l'espoir ! Les uns virent leurs maisons les accueillir renfrognées, maussades, enveloppées d'une tristesse épaisse et sombre. Les autres virent les bureaux du ministère les accueillir joyeux, gais, satisfaits, souriants — ce sourire jaune que les bureaux ministériels adressent toujours aux ministres lorsqu'ils y accèdent pour la première fois au pouvoir, et par lequel ils signifient bien des choses, dont la plus manifeste et la plus claire est ce sens qu'aucun ministre ne perçoit jamais, mais que tous les ministres devraient percevoir : c'est que parvenir au pouvoir n'y est pas s'y perpétuer, et que sourire au pouvoir n'est qu'un prélude que suivra, en son temps, la mine renfrognée de la démission. Mais l'homme est vaniteux, et sa vanité le détourne de son devoir, et l'entraîne dans bien des maux dont il aurait pu aisément se garder, s'il avait seulement songé, en entrant dans son bureau, qu'il y entrait en visiteur, non en résident.

Les ministres furent pris de détresse à la nouvelle d'Al-Ahram, et leur chef fut le plus accablé d'entre eux : à peine la nouvelle lui fut-elle parvenue que, lui qui était pesant, se sentit léger, comme délesté d'un poids ; que, lui qui était languissant, retrouva son entrain ; et il se précipita vers le téléphone et fit vibrer l'air entre Le Caire et Londres d'une secousse électrique violente, à la mesure des secousses que la nouvelle d'Al-Ahram avait provoquées en lui ! Il bouscula notre ministre à Londres, et lui imposa mouvement et activité, démarches et agitation, recherche et enquête. Notre ministre s'agita donc et s'inquiéta, notre ministre se démena et s'activa, notre ministre chercha et enquêta ; puis il revint au téléphone et fit vibrer l'air une nouvelle fois entre Londres et Le Caire, d'une secousse où se mêlaient quelque ironie et quelque désespoir mélancolique.

Notre président du Conseil s'adressa ensuite à la presse pour apaiser les esprits et rassurer ses partisans : Al-Sha'b publia ses propos avec un air craintif et affolé, tandis qu'Al-Ahram les publiait sur un ton de défi et de provocation. Le peuple perçut l'anxiété d'Al-Sha'b, et goûta le défi d'Al-Ahram. Les craintifs redoublèrent alors de crainte, et les espérants redoublèrent d'espoir. Il semble que les ministres ne se maîtrisaient plus eux-mêmes, incapables qu'ils étaient de tenir leur cœur en repos dans leur poitrine ; aussi interrogèrent-ils leur chef lorsqu'ils se réunirent auprès de lui le jeudi, et leur chef leur tint, en cette réunion — comme le rapporte Al-Ahram ce matin même — des propos qui apaisèrent peut-être quelque peu leur émoi, et allégèrent un peu leur âme. Mais à peine une nuit s'était-elle écoulée et un jour s'était-il levé que des dépêches télégraphiques parvinrent à l'ensemble des journaux, rapportant le conseil du Morning Post au président du Conseil, l'exhortant avec insistance à se reposer ! La peur des craintifs s'en trouva avivée, l'espoir des espérants s'en trouva accru, et il ne resta d'autre issue que de divulguer l'entretien qui avait eu lieu entre les ministres et leur chef lors de la réunion du jeudi — dans l'espoir, peut-être, d'apaiser l'angoisse des partisans tourmentés, et de jeter quelque ombre de mélancolie sur les espoirs de ceux qui aspirent au pouvoir et convoitent avec impatience les postes.

Mais nous pouvons assurer à ceux qui ont divulgué cet entretien dans Al-Ahram, ou qui en ont suggéré la divulgation, qu'il n'a apaisé aucune angoisse, calmé aucun émoi, et n'a jeté ni ombre ni mine renfrognée sur les espoirs des espérants ; car cet entretien, tel que l'a publié Al-Ahram, ressemble à s'y méprendre à ces prétextes que l'on offre

à l'affamé pour qu'il patiente dans sa faim, à l'assoiffé pour qu'il endure sa soif, au craintif pour qu'il se sente un peu en sécurité — mais qui, en tout état de cause, ne rassasient pas l'affamé, n'étanchent pas l'assoiffé, et ne rassurent pas le craintif épouvanté.

Le président du Conseil prétendit devant ses collègues que les nouvelles que lui avait rapportées notre ministre à Londres indiquaient que le Haut-Commissaire s'apprêtait à revenir en Égypte, pour y demeurer sans en être transféré. Et il est fort probable que cette nouvelle n'eut pas plus tôt pénétré le cœur des ministres que leurs visages s'éclairèrent, et que des soupirs de soulagement s'échappèrent de leur poitrine ; mais ils ne songèrent pas que le maintien du Haut-Commissaire — si tant est qu'il soit avéré — n'implique nullement le maintien des ministères, car l'amitié des Hauts-Commissaires, en politique, n'est ni stable ni rassurante. Ils ne songèrent pas non plus que le changement des collaborateurs avec lesquels travaille le Haut-Commissaire au Caire doit bien signifier quelque chose, et il est fort probable que cette chose n'est pas de celles que les ministres aimeraient, ni de celles que les ministres pourraient supporter d'envisager.

Et le président du Conseil prétendit devant ses collègues que la Commission anglo-égyptienne avait échoué dans ce qu'elle avait voulu obtenir du gouvernement anglais, à savoir un changement de la politique britannique en Égypte, et une réorientation de cette politique vers un changement du régime en place ; parce qu'elle n'avait pas obtenu la justice et l'équité qu'on en attendait, ni gagné l'appui de la majorité égyptienne, ni sa sympathie.

Mais le président du Conseil et ses collègues ne songèrent pas qu'Al-Ahram publierait ces propos mêmes pour ses lecteurs, et y ajouterait un commentaire spirituel, une glose amusante : à savoir que la Commission avait formé en son sein une délégation chargée de rencontrer le ministre britannique des Affaires étrangères, et de lui exposer son avis sur les affaires égyptiennes, et que cette délégation n'avait pas encore rencontré le ministre des Affaires étrangères. Ce qui signifie, pour les esprits fins comme pour les esprits obtus, qu'il est prématuré et hâtif de dire que cette commission a échoué ; on ne pourra le dire qu'une fois la rencontre entre la délégation et le ministre effectivement tenue, et son résultat connu.

Et le président du Conseil et ses collègues ne surent point qu'Al-Ahram ajouterait à ce commentaire spirituel un autre, non moins

spirituel : à savoir que le Haut-Commissaire lui-même n'était pas encore parvenu à rencontrer le ministre des Affaires étrangères. Ce qui signifie que tout pronostic sur le succès d'un plan politique plutôt que d'un autre est prématuré, comme on dit. Et cela signifie que le spectre de la peur doit continuer de se dresser devant le ministère et ses partisans, et que le visage de l'espoir doit continuer de rayonner devant les futurs ministres.

Quant aux négociations et aux pourparlers, quant à l'accord et au traité, Al-Ahram n'a pas voulu manquer de les évoquer, de son propre chef, purement pour l'amour de Dieu. Il nous a appris que le gouvernement britannique avait, dès le début de l'hiver, autorisé des entretiens entre le président du Conseil et la résidence du Haut-Commissaire, afin que, une fois ceux-ci parvenus à un heureux résultat, les négociations proprement dites commencent ; et que ces entretiens avaient en effet déjà débuté, mais que la crise qui frappa le ministère après l'affaire de Badari en empêcha la poursuite.

Et le résultat de tout cela ne réjouit ni ne satisfait, et ne correspond en rien à ce que les Égyptiens aimeraient ressentir à leur propre égard — à savoir qu'ils se respectent eux-mêmes. Une nouvelle arrive d'Angleterre, et des cœurs en tressaillent, des esprits s'en réjouissent, et les uns et les autres divergent quant à l'explication et à l'interprétation qu'ils lui donnent. Les uns craignent pour ce qu'ils tiennent déjà entre leurs mains ; les autres aspirent à ce qu'ils n'y tiennent pas encore. Les uns guettent le secours des Anglais ; les autres cherchent l'espoir auprès des Anglais. Les uns et les autres jouent aux cartes, et l'Égypte est l'enjeu de leur jeu, et leurs gains proviennent de considérer l'Égypte comme un moyen et non comme une fin, comme un simple appui, ni plus ni moins.

Rien de tout cela n'est réjouissant ; rien de tout cela ne fait sentir aux Égyptiens leur propre dignité et leur fierté ; rien de tout cela ne rapproche l'échéance entre les Égyptiens et la véritable indépendance.

Ceux qui craignent ont bien plus de raisons de craindre pour l'Égypte ; ceux qui espèrent ont bien plus de raisons d'espérer le bien de l'Égypte. Les uns et les autres ont bien plus de raisons de ne compter que sur l'Égypte seule, et de dépenser tout l'effort qu'ils dépensent à permettre à l'Égypte, chère et noble, d'obtenir son dû des Anglais usurpateurs. Et cette inquiétude qui trouble les âmes des désespérés comme des ambitieux aurait bien plus de raisons d'être une inquiétude pour l'intérêt de l'Égypte et son indépendance, que pour le maintien au pouvoir et la ruée vers lui.